

UNIVERSITÉ MONTPELLIER III — PAUL VALÉRY

Arts et Lettres, Langues et Sciences Humaines et Sociales

Département de Géographie

DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ PAUL VALÉRY - MONTPELLIER III

Discipline : Géographie

THÈSE

présentée et soutenue publiquement par

Chafiaa DJOUADI

ALTÉRITÉ et TERRITOIRE

REGARDS SUR UNE BANLIEUE DE MONTPELLIER :

LA PAILLADE

Sous la direction de M. le Professeur

Philippe CADÈNE

Membres du jury :

M. Philippe CADÈNE, Professeur - Université Paris VII

M. Gérard FAY, Maître de Conférences - Université Paris VII

M. Jean-Paul FERRIER, Professeur - Université Aix Marseille - Rapporteur

M. Jean-Christophe GAY, Professeur - Université Montpellier III

M. Hervé VIEILLARD-BARON, Professeur - Université Paris X - Rapporteur

Le 23 octobre 2001

SOMMAIRE

AVANT PROPOS	8
INTRODUCTION	10
LIVRE PREMIER. De la raison et de la connaissance :	
<i>une manière de regarder, des concepts et des notions pour comprendre</i>	22
Introduction	23
Chapitre 1- Le système de production du territoire	25
1.1- L'individu, la société et l'espace se construisent en interaction.....	25
1.2- L'habitant, un acteur essentiel dans le système de production.....	27
1.3- Les interactions produisent le territoire.....	31
Chapitre 2- Les éléments de production du territoire de la banlieue	33
2.1- Les groupes représentés de la population de la banlieue	33
2.2- L'habitant de la Paillade : les figures de sa représentation.....	46
2.3- L'espace : la zone à urbaniser, la cité HLM	63
2.3.1- <i>La banlieue des riches et des prolétaires</i>	
2.3.2- <i>La banlieue des exclus</i>	
2.3.3- <i>La banlieue, sous territoire de la ville</i>	
Chapitre 3- Appréhender le territoire urbain : la ville et sa banlieue	79
3.1- Regards et représentation de l'espace.....	79
3.2- Le concept d'urbanité : une représentation de la ville.....	83
3.2.1- <i>Deux éléments : la ville en tant qu'espace urbain et la culture</i>	
3.2.2- <i>Une unité : la culture urbaine</i>	
3.3- Entretiens et questionnaires : une approche du terrain.....	103
Conclusion	109
LIVRE DEUXIÈME. Les deux cités :	
<i>entre une ville qui s'exhibe et un territoire qui se désolidarise</i>	113

Introduction	114
Chapitre 1- Rencontre avec la ville de Montpellier et sa banlieue	116
1.1- Mémoire : expérience d'une ville, Constantine.....	116
1.2- Euphorie, la ville de Montpellier.....	120
1.2.1- <i>Façade de la ville : premier regard</i>	
1.2.2- <i>Montpellier, un haut lieu d'urbanité : regards construits par le discours municipal</i>	
1.3- Désillusion : l'autre face de la ville, la Paillade.....	138
Chapitre 2- Découverte du territoire de la Paillade et sa construction	141
2.1- Un nom pour désigner le territoire de la banlieue	141
2.2- D'un projet plein d'espoir à une réalité difficile : les caractéristiques d'un espace et d'une population.....	144
2.2.1- <i>Le projet de la cité Montpellier-la Paillade</i>	
2.2.2- <i>Les caractéristiques d'un espace et d'une population</i>	
2.3- Des habitants pour donner du sens et de la valeur au territoire.....	166
2.3.1- <i>L'habitant reconstruit l'espace</i>	
2.3.2- <i>L'habitant développe un sentiment d'appartenance</i>	
2.3.3- <i>L'habitant s'identifie au territoire</i>	
2.4- Le temps d'une génération pour donner une consistance au territoire	173
2.4.1- <i>La culture jeune, culture de revendication</i>	
2.4.2- <i>L'intégration ou l'assimilation</i>	
2.4.3- <i>L'acculturation, une manière de construire une nouvelle culture</i>	
Conclusion	192

LIVRE TROISIÈME. Celui qui écoute :

Un territoire qui se forme à travers les représentations des uns et des autres.....196

Introduction.....197

Chapitre 1- Une urbanité comme représentation d'une culture urbaine.....199

1.1- Quelle urbanité pour la banlieue ?.....	199
1.1.1- <i>Un passé représenté comme douloureux</i>	
1.1.2- <i>Une exclusion perçue comme ennemie de la citoyenneté</i>	
1.1.3- <i>La représentations des pratiques citoyennes : démocratie et violence</i>	
1.1.4- <i>l'image d'un paysage médiocre</i>	
1.1.5- <i>A la recherche d'un centre</i>	
1.1.6- <i>Des projets pour dynamiser la Paillade</i>	
1.2- Mesurer l'urbanité de la Paillade.....	241
Chapitre 2- Représenter le territoire de la banlieue.....	246
2.1- Le discours construit l'image du territoire.....	246
2.1.1- <i>La stigmatisation dans le discours de la banlieue</i>	
2.1.2- <i>Les différents discours selon les uns et les autres</i>	
2.1.3- <i>Les mots associés à la banlieue : mots et images</i>	
2.2- De la représentation à la forme du territoire à travers ses univers de vie.....	302
2.2.1- <i>La sphère de la violence</i>	
2.2.2- <i>La sphère de l'enfermement</i>	
2.2.3- <i>La sphère de la contestation</i>	
2.2.4- <i>La sphère communautaire</i>	
Conclusion.....	311
CONCLUSION GÉNÉRALE.....	313
BIBLIOGRAPHIE.....	321
TABLES DES ILLUSTRATIONS ET TABLEAUX.....	339

AVANT PROPOS

Je ne sais si c'est ma formation d'architecte ou bien celle de géographe me sensibilise à la cause humaine, mais je considère que tout être se doit de poser ne serait ce qu'une pierre à ce grand édifice qu'est l'humanité. Cette pierre doit être constructive, capable de faire évoluer les situations et d'améliorer la condition humaine. Mais nous devons d'abord trouver la bonne pierre, puis la poser comme il le faut et où il le faut, dans un dessein connu et pour une raison précise. Ceci, pourtant, n'est possible que si nous nous ouvrons au monde et prenons conscience de ce qui nous entoure, c'est-à-dire que l'on sache regarder, aller au-delà des apparences et pénétrer ce que l'on voit, rechercher le sens qui est en toute chose pour donner du sens à la pose de cette pierre.

Par ailleurs, il faut croire en la responsabilité de chacun d'entre nous à bâtir la terre. La pose de la pierre ne se limite pas à l'environnement proche, mais son influence peut être au-delà de nos limites spatiales, les conséquences de nos actes ne nous reviennent certes pas comme un boomerang, mais peuvent retomber sur n'importe qui et en tout lieu. Nous ne sommes pas des entités isolées et indépendantes, nous sommes tous en relation les uns avec les autres et nous construisons tous les uns pour les autres. Nous faisons partie d'une globalité, du "système monde", du "territoire monde".

La question fondamentale que se pose chacun de nous au moins une fois dans sa vie est "qu'est ce que j'apporte au monde ?" Pour le chercheur, l'interrogation ne concerne pas ce qu'il apporte, la connaissance, mais ce à quoi à quoi elle pourrait servir. C'est cette optique qui justifie la pose de cette pierre : pour le chercheur, le choix d'un sujet de recherche sous-tend un enjeu d'importance. Pour ma part, le choix de la ville et de la banlieue peut être expliqué par diverses raisons. Je citerai l'actualité du sujet, la gravité de la crise urbaine, la nécessité de mettre fin à une situation délicate. Or, tout autour de nous, possède un sens profond, tout apparaît important à connaître et à étudier. A partir de ce constat, tout sujet peut être défendable. Mais le choix s'explique aussi par la subjectivité du chercheur. Celle-ci l'oriente vers une problématique plutôt que vers une autre et porte son intérêt pour un sujet auquel il est réceptif.

Je m'interroge alors sur le choix de mon sujet : outre ma volonté d'œuvrer pour un monde meilleur, pourquoi ai-je décidé de travailler sur la ville et sur sa banlieue ?

La ville est indéniablement la plus grande invention de l'homme, elle est la matérialisation de toutes ses idées, elle est le reflet de sa culture et de ses croyances. Comprendre la ville c'est comprendre l'homme et œuvrer pour la ville c'est œuvrer pour l'homme. La ville est

d'abord un centre qui s'exhibe, qui se montre et qui se fait beau. Elle est aussi une banlieue, qui se terre, rassemblant des gens qui souffrent, des âmes perdues, des êtres condamnés, des enfants menacés et des jeunes sans avenir. Aux citadins, confortablement installés dans leur ville, s'opposent les marginaux des périphéries, montrés du doigt lorsqu'il y a problème et oubliés par la suite. Ces exclus peuvent être des habitants de HLM, des quartiers de harkis ou des quartiers gitans. Quartiers séparés ou regroupés dans ce qu'on appelle la banlieue, un espace qui au départ était " géographiquement périphérique " mais qui depuis quelques décennies est devenue " socialement périphérique ". La banlieue nourrit mon intérêt pour la ville. Elle produit une urbanité spécifique et se construit en tant que territoire, donnant ainsi un nouveau sens à la ville. Cette dernière, pour garder sa cohérence, ne peut plus fonctionner comme centre intégrateur mais doit devenir centre fédérateur. Elle doit apprendre à composer avec ses différences et prendre en compte l'autonomie de ses sous-territoires.

Mon choix a aussi été motivé par les rapports que j'avais entretenus avec les habitants lors de mes interventions sur le quartier. Etant moi-même algérienne, je me retrouve quelquefois dans le discours des habitants maghrébins ou étrangers. Pourtant, c'est comme un miroir déformant qui me renvoie mon image, mais sans que celle-ci soit tout à fait mienne. Les acquis culturels, au départ semblables, se sont différenciés, influencés par l'espace de vie de chacun de nous, de moi et des autres. Parfois, immigrés, français, rapatriés, par leurs regards, me ramènent à mon pays d'origine. Je sais qu'il n'a pas encore écrit son histoire, qu'il cherche toujours son identité et qu'il n'a pas encore concilié ni réconcilié son peuple. J'en parle, je le déplore, j'essaye de comprendre, mais ma quête n'est plus celle du début, elle ne vient plus de "là-bas", elle part d'"ici". Mais en fait, je me rends compte qu'une fois partie, il n'y a pas d'ici et de là-bas. Il y a des êtres qui portent en eux plusieurs endroits et qui construisent leur territoire en plantant une partie d'eux, ramenée souvent d'ailleurs.

INTRODUCTION

La géographie n'échappe pas au monde des valeurs

" Cette géographie irréductiblement géographique doit être capable de parler de la terre comme d'une province du cosmos, produit de la création de la vie, théâtre de l'aventure humaine. Elle est donc récit capable aussi de rendre compte de l'expérience unique que chaque homme vit dans ses rapports au territoire. Un rapport sensible, qui est forcément lié au domaine de la contemplation, qui reste "ouvert" à l'intuition, aux voies des muses qui soufflaient leurs messages aux hommes autrefois. C'est pour cela qu'il y a des hauts lieux, que la forêt, la mer ou la montagne tiennent tellement de place dans nos cœurs et que le géographe doit être aux côtés des poètes dans leur savoir-conter la beauté des lieux et des êtres. C'est pour cela aussi qu'il y a des bas-fonds, dont il faut dire ce qu'ils sont, tout en dénonçant ce qui n'est pas acceptable. Cette remarque permet d'introduire l'idée qu'il y a aussi dans le discours géographique un référentiel-équité, de signification générale, valable au niveau du monde entier, le territoire-monde (Tm), qui exprime un point de vue relevant de l'éthique et du droit ".

(A. Bailly et J.P. Ferrier)

Prendre conscience et faire l'état des lieux

Une nuit de l'été 1981, la France entière assistait devant son poste de télévision à un événement sans précédent : on pouvait voir, dans les alentours d'une grande ville, des jeunes rassemblés à la tombée de la nuit pour faire, au volant de voitures volées, des courses de vitesse et des acrobaties. Les véhicules étaient ensuite aspergés d'essence et brûlés. Cela devant de nombreux spectateurs et quelques représentants de l'ordre public. Consternés, les téléspectateurs venaient de découvrir que, quelque part aux périphéries de leurs villes, se trouvaient des quartiers ignorés de tous et dont certains habitants tentaient, par la violence, de manifester leur existence. Un événement grave venait de se perpétrer, pourtant il a été difficile, voire impossible, de nommer le lieu où s'est déroulé cet événement et de déterminer le groupe qui a commis cet acte. L'opinion publique a pris conscience que cet espace, longtemps pensé en termes de logements, était en fait le théâtre d'une vie communautaire où des oubliés se sont révoltés et ont crié leur mal-être.

Vingt ans après, la banlieue conserve l'image qu'elle a progressivement acquise au fil de pareilles soirées. Elle est toujours considérée comme le problème numéro un de la ville, devenant, en quelque sorte, une anti-ville. Elle est perçue comme une zone d'exclusion, une sorte de ghetto. Sa localisation puisqu'elle se trouve généralement en périphérie, l'isole du centre dynamique et de la vie urbaine et son aspect médiocre et dégradé lui confère une image de désolation. La banlieue est devenue un "pourrissoir urbain" déserté et délaissé par tous ceux qui ont la possibilité de partir. Cette mauvaise réputation n'est pas seulement due aux problèmes spatiaux mais aussi à une population pauvre qui rassemble plusieurs handicaps sociaux comme le chômage, la délinquance et la violence. Par ailleurs, étant à majorité d'origine étrangère, elle suscite comme toutes les populations différentes l'incompréhension et la peur. Elle apparaît comme étant le mal principal de la ville.

" La banlieue, toujours la banlieue ! (...) Que l'on évoque l'exclusion, le chômage, l'insécurité, le travail au noir, le terrorisme, les ghettos, c'est vers elle que chacun se tourne." D'un simple objet géographique, la banlieue est cataloguée " sujet d'opinion ". Elle est devenue le " phénomène banlieue ", un fait de société, un événement urbain qui nourrit tous les débats sur la ville et sur la société. Les médias, sensationnalistes, grossissent tout incident, et les forces de l'ordre disent avoir des difficultés à quadriller les quartiers. Alors, les politiciens, alarmistes, enchaînent les programmes de réorganisation sociale et spatiale, d'aide, de soutien, d'amélioration des conditions de vie des habitants. Or la situation ne s'améliore pas et l'on continue à réfléchir sur cette absence de résultat. Toute l'attention est focalisée sur cette construction négative de la banlieue, et l'on se demande alors, ce qu'il peut y avoir derrière cette image.

Observer et poser des hypothèses

Toutes ces difficultés dont on parle ne sont pas neutres, elles n'ont pas survolé l'espace et n'ont pas traversé la vie des habitants. Les solutions et les réponses apportées ainsi que les échecs et les réussites qui en ont découlé ont contribué à produire la " substance " de la banlieue. L'espace et son habitant ont été influencés par cette dynamique qu'ils n'ont pas seulement subit mais aussi activé et géré.

L'hypothèse que je veux vérifier consiste à envisager les problèmes de la banlieue en termes de mutation, cessant ainsi de parler de crise et d'immobilisme. Je pense que la banlieue s'est créé une nouvelle socialité produite par des vies qui se font, se défont et se défendent dans un espace qui subit, évolue, se construit et se renouvelle. La population de la banlieue a réussi à

faire de l'étendue un territoire, c'est-à-dire un espace de culture, un espace où il est possible de vivre, de partager et d'évoluer, en un mot d'exister en tant que personne, être social et culturel. Tant que la zone avait un enjeu constructif, elle restait ignorée de tous. Elle est sortie de l'ombre lorsque l'habitant s'est lié à son voisin et a formé un groupe duquel il dépend et un espace auquel il se rattache. L'habitant acteur s'est mis à exister par ce que son " lieu de vie " est devenu territoire.

Parler de la banlieue en termes de territoire transforme la façon de la regarder car comme l'explique Hervé Gumuchian : " le territoire est le lieu de médiation des activités humaines, il se situe bien au delà du seul support spatial, le territoire est certes enjeu politique, économique et social mais dans le même temps, il est imaginaire et utopie, idéologie et mythe. Les valeurs qui guident l'action des hommes s'inscrivent aussi dans leur territorialité ". Les activités humaines arrivent à transcender l'espace pour produire de l'immatérialité, qui s'alimente de manifestations symboliques et qui représente les valeurs du groupe. Les habitants posent leurs empreintes sur l'espace et le marquent, ils le reconstruisent ainsi à leur image et se l'approprient. Ils créent, entre eux et cet espace, un lien fort qui fait le territoire.

La territorialisation de la banlieue se construit grâce à la production d'une nouvelle urbanité : mise au ban de la ville, la banlieue penche entre l'urbain et le non urbain. Elle n'est pas une ville ni tout à fait un quartier. Elle est une zone à urbaniser en priorité, une ZUP qui est une dénomination floue et vague et qui ne donne aucun statut à l'espace ni aux habitants. Pourtant, ces derniers, souvent venus d'horizons différents, ont pu avec le temps tisser des relations entre eux et ont réussi avec leurs pratiques quotidiennes de faire de l'espace un lieu puis un territoire porteur de sens et de valeur. Influencée par un site et une population particulière, la banlieue construit une urbanité qui lui est propre et qui lui permet d'exister et de s'imposer différemment de la ville. La banlieue se veut urbaine, même si elle l'est à sa manière. Cette singularité culturelle de la banlieue donne sa forme au territoire :

- sous un aspect immatériel, le territoire subit l'influence d'espaces culturels, symboliques et religieux à partir desquels, il se construit.
- sous un aspect matériel, les particularités de la banlieue incitent les habitants à se constituer un réseau de relations qui les intègre dans le processus de mondialisation. Ils gèrent leur territoire d'une façon qui leur est particulière et qui ne suit pas toujours le modèle de la ville. Comme le fait remarquer Alain Tarrus : " les superpositions des vastes territoires aux centralités multiples des migrants coïncident rarement avec les centralités urbaines locales ".

Le territoire de la banlieue, plus ou moins exclu du système urbain, n'en est pas pour autant isolé, il n'est pas un "ghetto" fermé qui végète. Au contraire, il produit son propre réseau d'échanges et de relations.

Pourtant, ces aspects d'une urbanité particulière de la banlieue et de l'existence d'un territoire sont souvent ignorés par le regard extérieur et je m'interroge pour savoir si c'est parce qu'ils se présentent sous une forme incompréhensible ou si la grille de lecture de l'observateur n'arrive pas à saisir les réalités de la banlieue.

Changer de regard

Pour appréhender la banlieue en tant que territoire et comprendre ces deux aspects, une urbanité et un territoire spécifiques, il convient d'abord d'admettre qu'il faut changer de regard. En effet, les étrangers, nombreux dans ces quartiers, produisent un "cachet", qui de l'extérieur, semble mal perçu car souvent mal compris. Je reprendrai une phrase de Héliétius cité par Tzvetan Todorov expliquant : "chaque nation, convaincue qu'elle seule possède la sagesse, prend toutes les autres pour folles, et ressemble assez au Mirianais qui, persuadé que sa langue est la seule de l'univers, en conclut que les autres hommes ne savent pas parler". La banlieue souffre considérablement de cette incompréhension et fait l'objet d'accusations non fondées. Souvent regardée à travers des références culturelles qui lui sont opposées, elle est mal perçue.

Culturellement, la banlieue est différente, "son territoire ne produit pas de l'identité, notre identité, mais aussi de l'altérité, leur différence". Cette différence, régie par un autre système de fonctionnement et des spécificités sociales, spatiales et économiques, ne peut-être appréhendée qu'en sortant d'un immobilisme culturel qui se croit unique : "L'observateur ignorant l'existence d'un autre système est désorienté (...) ses propres stéréotypes culturels parviennent à déformer ce qu'il voit : il se fait des illusions en pensant qu'il comprend ce qui se passe." Admettre que "l'autre" est différent peut être une manière de l'approcher, tout en évitant de faire de la différence un moyen d'exclusion. Il faut toujours rester vigilant à ne pas se voir retourner cette revendication culturelle pour marquer la scission des différentes cultures car "l'exaltation de la différence aboutit même dans sa forme la plus pernicieuse, à la justification des régimes ségrégationnistes, le droit à la différence étant perverti en assignation à la différence".

Réfléchir sur une approche géographique

L'habitant de la banlieue est souvent l'étranger, l'inconnu, celui qui est différent et son territoire, méconnu, suscite toutes sortes de fantasmes. L'ignorance engendre la peur, et celle-ci divise les populations, créant l'enfermement des communautés. Suffit-il alors de faire connaître l'habitant ? Et dans ce cas comment le présenter ? Est-ce en expliquant sa situation économique et sociale ? Est-ce en mesurant le taux de chômage, de natalité ou de mortalité dans son quartier ? Est-ce en dénombrant le nombre de délinquants et en expliquant le fonctionnement des réseaux de revente de drogue ? Ces informations, certes, servent à connaître la situation du quartier, mais ces chiffres et ces taux déshumanisent le lieu. La banlieue n'est pas seulement l'espace des problèmes à régler, c'est avant tout le territoire des hommes à connaître. Des personnes qui revendiquent le droit à l'égalité et la reconnaissance dans la spécificité. Des personnes qui veulent être entendues et comprises.

Pour les approcher il faut simplement aller vers l'habitant, l'écouter, connaître le sens qu'il donne à sa vie, à sa communauté et à son territoire, en somme le comprendre. A ce niveau, je parle de compréhension : comprendre pour accepter et accepter pour vivre avec les autres. La démarche compréhensive existe dans les sciences humaines. On la retrouve dans la sociologie dite compréhensive de Max Weber qui la définit comme " une science qui se propose de comprendre par interprétation de l'activité sociale", c'est-à-dire, d'éclaircir le sens de tout acte social. Les dualistes, en sociologie, continuent dans la même pensée de Max Weber, et font remarquer que " l'objectif des sciences de la nature serait d'expliquer, celui des sciences de l'homme, de comprendre, le physicien recherche les causes des phénomènes physiques, le sociologue aurait plutôt pour tâche de restituer le sens des phénomènes sociaux." Je dirai que le géographe devrait quant à lui restituer le sens des phénomènes spatiaux, induits par l'habitant lors de sa pratique de l'espace.

Cet habitant acteur, constructeur du territoire, est de plus en plus pris en compte. Jean-Paul Ferrier, par exemple, parle de " référentiel habitant ", " qui place la personne au cœur du projet scientifique ". Il est "la reconnaissance de la personne humaine elle même, comme personne/sujet acteur qui "vit" sa vie quotidienne et "participe" à la territorialisation/humanisation du monde : une personne qui vit, habitée de joies ou de peines, qui est sensible, mortelle." En géographie, l'approche humaniste prend en compte cet homme habitant : " elle ne se contente pas d'étudier l'homme qui raisonne mais aussi celui qui éprouve des sentiments, qui réfléchit, qui crée. Toute division rigide, entre le monde objectif extérieur et le monde subjectif intérieur, est rejetée puisque le monde trouve sa cohérence dans nos concepts

organiseurs et qu'il constitue une extension de notre conscience, il ne peut y avoir de séparation entre faits et valeurs." Il est important de comprendre l'habitant pour saisir le sens qu'il donne à son espace et ce qu'il en fait. Il le transforme, d'une simple matérialité en une forme plus riche qui relève d'une dimension affective et symbolique, espace produit, vécu, représenté et perçu.

L'espace relève alors de la "médiance qui résulte d'une trajectoire, processus historique et mésologique où se combinent le subjectif et l'objectif, le physique et le social, l'écologie et le symbolique. Elle se manifeste par des prises qui sont les ressources, contraintes, risques et agréments constitutifs de l'écoumène. On ne peut réduire ces prises ni au physique (car elles existent comme telles qu'en fonction d'une société) ni au phénoménal (car elles existent bien physiquement). Elles sont médiales, ou trajectives. L'étude de ces prises, par lesquelles les sociétés sont en prise avec l'épiderme de la terre, ce serait le véritable territoire du géographe, son écoumène en somme. "Ces "prises" peuvent être assimilées à cette dimension sensible qui découle de la relation entre l'habitant et son territoire. Pierre Sansot dit : " c'est à ce niveau, que se produit la conjonction la plus élémentaire et la plus énigmatique (la plus admirable) du sens et des sens", Ces sens qui recherchent le sens donné par l'habitant à son territoire et qui sont symbolisés par des signes véhiculant diverses valeurs. Pour décrypter ces signes, Clifford Geertz parle de sémantique sociale. Quant à Claude Raffestin, il considère que "le territoire est une réordination de l'espace (...) Il peut être de l'espace informé par la sémio-sphère", c'est-à-dire par l'ensemble des signes culturels qui caractérisent une société. Cette "sémiotisation de l'espace" ou, si l'on veut, ces "arrangements territoriaux" qui naissent des articulations et des combinaisons de signes à différentes échelles, constituent ce qu'il appelle le processus "d'écogénèse territoriale". La compréhension passe donc par l'interprétation des différents signes produits par les actes sociaux et les pratiques spatiales.

Choisir une méthode de travail

La réflexion qui a été menée sur la banlieue s'est basée sur une approche d'ordre général et théorique, à partir d'études déjà réalisées et une autre plus concrète à partir d'un terrain d'étude, la Paillade, banlieue de Montpellier. Avoir un terrain est essentiel car ce n'est que dans la connaissance de l'habitant, de sa représentation et de son rapport à l'espace qu'il est possible de construire la réalité du territoire. Cette connaissance de l'habitant passe par la compréhension de sa situation. Comprendre une situation c'est interpréter les signes qui en découlent et qui sont porteurs de sens. A ce niveau, je définis le signe comme une représentation c'est-à-dire "une création sociale ou individuelle d'un schéma pertinent du réel". Celle-ci permet d'aborder, non pas l'espace en soi, mais le sens de l'espace. Concernant mon étude, j'aborde ces représentations

par rapport aux discours des habitants et leurs représentations en premier lieu, à leurs pratiques sociales et spatiales et aussi, aux images qu'ils renvoient vers l'extérieur. Paul Ricoeur considère ces signes, pratiques sociales et spatiales, comme moyens de communication et il les assimile à un discours porteur de sens qu'il faut lire de plusieurs façons. C'est en me basant sur cette idée que j'ai choisi trois sortes de lectures pour appréhender le territoire de la Paillade et pour organiser ma recherche :

La première lecture consiste à utiliser son expérience pour comprendre les signes. Comprendre est une opération intérieure qui met en relation mon "Moi", avec tout mon acquis et ma sensibilité, et "l'Autre" avec son histoire et son patrimoine. L'observateur a déjà une expérience de l'objet avant de l'appréhender. La compréhension est une action interne à l'homme, " elle passe d'abord par l'expérience puis aboutit à l'expérimentation". L'homme est connaissance géographique et " rien ne justifie désormais de séparer de notre subjectivité, de notre intériorité, la "science de l'espace " jusqu'ici trop étroitement fonctionnaliste" écrit Antoine Bailly. Cet auteur suggère que l'action scientifique constitue un prolongement de l'être, ce qui permet de voir les choses et de les comprendre à l'aide de notre sensibilité. Lorsqu'il existe certaines ressemblances, ne serait-il pas plus enrichissant pour le scientifique d'utiliser cet avoir culturel pour mieux se rapprocher de cet autre habitant ? Moi, l'observatrice, je suis aussi habitante et actrice de la ville et mon expérience ne pourrait-elle pas me servir ?

La seconde lecture vise à atteindre l'auteur acteur du discours. Pour prendre en compte l'habitant, il faut être en mesure de découvrir sa subjectivité, ses pensées et ses sentiments ainsi que sa relation avec son espace. Antoine Bailly se demande : " interrogeant les acteurs, ne peut-on pas faire découvrir aux hommes ce qu'ils ne voient plus, révéler leurs communautés et leurs territorialités implicites". Les habitants peuvent livrer leur réalité et c'est au chercheur de la construire comme "une réalité". Clifford Geertz, par exemple, propose d'étudier la société de l'intérieur et de se baser surtout sur le point de vue des personnes observées. Il leur laisse la parole et essaye de " comprendre " le sens qu'ils donnent à l'objet par leur discours et leurs réactions. Dans le cas de la banlieue de la Paillade, dont le nombre d'habitants est d'environ quinze mille, s'est posé la difficulté de concilier cette approche individuelle avec l'habitant et la prise en compte de l'ensemble de la population. J'ai opté donc pour travailler sur un échantillon représentatif. Les enquêtes sur terrain, recoupées avec les données de l'INSEE m'ont permis de retrouver trois groupes dominants les Français, les immigrés et les étrangers. Ces groupes se subdivisent à leur tour en sous-groupes auxquels s'identifie les personnes interrogées. A partir de la représentation des personnes interrogées, j'ai gardé six sous-groupes, les Français d'ici et

d'ailleurs, les immigrés neutres et les nouvelles générations, et les étrangers en situation régulière et irrégulière. Dans chacune de ces catégories, j'ai sélectionné plusieurs habitants, que j'ai fait coïncider avec ce que j'appelle "les figures de la banlieue". Dans le discours des uns et des autres (médias, politiques, littérature), la banlieue renvoie à des clichés spatiaux comme la périphérie, les grands ensembles, etc et aussi à des types de personnes telles que le zonard, l'immigré, l'étranger, le chômeur, le casseur, le revendeur. Ces personnes types, ou figures construisent l'image de la banlieue et sont déterminantes dans la production du territoire, puisqu'elles inspirent les caractéristiques de celui-ci, pauvreté, insécurité, etc.

Ces figures, je les assimile aux idéal types de Max Weber. Il explique qu'ils sont obtenus " en accentuant unilatéralement un ou plusieurs points de vue et en enchaînant une multitude de phénomènes isolés, diffus et discrets, que l'on trouve tantôt en grand nombre, tantôt en petit nombre, par endroits pas du tout, qu'on ordonne selon les précédents points de vue choisis unilatéralement pour former un tableau de pensée homogène". Les idéal types constituent des procédés expérimentaux choisis pour les besoins de l'investigation et par rapport à différents points de vue. Leur multiplication a pour objet de se rapprocher le plus que possible de la réalité : " Max Weber rejette la conception antique de la science au sens où celle-ci serait en mesure d'atteindre à la substance des choses pour les ramasser en un système complet qui serait la pensée fidèle de toute la réalité. Aucun système n'est capable de reproduire intégralement l'infinité du réel et aucun concept la diversité intensive d'un phénomène particulier. L'idéal type est un autre moment de la sélection qu'opèrent l'historien et le sociologue, du fait qu'ils abordent nécessairement le réel à partir de certains points de vue en fonction du rapport aux valeurs ". Ces figures ou idéal types, d'une part, possèdent chacune une lecture du territoire que je livre à travers leur discours. D'autre part, leurs pratiques socio-spatiales et la description de leur environnement spécifique, m'aident à interpréter et analyser les comportements géographiques et à comprendre la manière dont ils participent à la création de leur territoire.

La troisième lecture consiste à lire les signes comme un texte. Paul Ricoeur explique que les signes finissent par devenir autonomes et indépendants de leurs auteurs. Comme le texte, l'action humaine " s'adresse, elle aussi, à une série indéfinie de lecteurs possibles". A un certain moment, ces signes deviennent la réalité du groupe et sont pris dans leur globalité par rapport à une dimension sociale et non plus individuelle. Les signes deviennent des actes culturels ou des codes sociaux. Le discours de l'auteur se perd, car il est repris par le groupe et influencé par celui-ci. Pour cette lecture, je travaille sur les questionnaires non ciblés, concernant les habitants de la Paillade, mais aussi ceux de la ville qui me renvoient les images, souvent collectives, qui se

construisent dans la banlieue et autour d'elle. L'articulation des deux premières lectures, celle où l'observateur, moi, s'implique et celle où l'habitant est impliqué, amène à la troisième lecture qui est celle de la société. Celle-ci n'est pas seulement un assemblage d'individus mais une fusion de moi, de l'autre et des autres. Une généralisation à partir de laquelle sera donné un regard, plus ou moins global, du territoire. Celui-ci est généralement à l'image de son habitant qui n'est en fait qu'une composante de la société, dont le territoire, au fil du temps, se fait le reflet.

Organiser une démarche.

Mon travail est structuré en trois parties. Dans la première partie, je définis le territoire et ses composantes. Cette partie est théorique et se veut une réflexion sur la manière d'appréhender ce qui nous entoure. Elle consiste à définir et expliquer les concepts utilisés et à montrer comment se construit le territoire en général puis à présenter les composantes d'un territoire comme la banlieue. Elle consiste ensuite trouver une manière de regarder notre environnement et, plus particulièrement la ville. Pour étudier le territoire urbain, pluriel et ouvert, je propose le concept d'urbanité que je développe, par ailleurs comme la représentation de la culture urbaine.

Dans le deuxième volet, je développe les gestes qui construisent le territoire. Dans cette partie je traite de mon expérience de la ville, en particulier de ma ville d'origine, Constantine, et de ma rencontre avec la ville de Montpellier. Je donne alors une lecture de cette dernière, influencée par mon expérience et le discours politique, en particulier celui de la municipalité. Puis je découvre qu'il existe deux faces de la ville, une face qui se fait belle et une autre, la banlieue, qui se terre. Et je montre comment, à partir de certains gestes et attributs, se construit le territoire.

Enfin, dans la troisième partie, je donne l'image du territoire et sa représentation. Je montre alors comment est représenté le territoire de la banlieue à travers l'émergence d'une culture urbaine spécifique et les images qui sont produites par le discours d'une part et d'autre part par ce que j'appelle " les univers de vie " de la population.

J'arrive alors à montrer que la banlieue est un territoire à part entière ayant sa propre spécificité, déterminée par des manières de vivre et de prendre possession d'un espace et des manières de se le représenter et de le construire.